



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 108



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
Jack BRUCE (RIP)
LEXA
PYHC
NATH & DROOPY (Gastéropodes Killers)
K-SOS
The NUNCHAKS
STRONG COME ONS
FRED et WEIRD OMEN
R'n'C's
GOULOU (Twister Cover)
ZERIC (Trauma Social)
ADAM & DAN (Dunhill Blues)
Frank FREJNIK
MR BEAT MAN
Baby GABRIEL

Samedi 22 novembre 2014 ; 14:44:14
(Tchouri time)

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

ELECTRIC BEANS : Sobres et en sourdine (CD, Moquette Prod - www.electricbeans.fr)

Niort, paradis des assureurs et charmante bourgade indolente qui se la coule douce au coeur du Poitou. A priori, on ne peut pas dire qu'on trouve ici le terreau idéal pour voir fleurir du groupe anarcho-punk ou death-metal. Ce qui n'empêche pas, depuis l'électrification de la région, qu'on y vende néanmoins de la guitare Gibson et de l'ampli Marshall, et donc, conséquemment, que de petits plaisantins en profitent pour monter un quartet de musique amplifiée. Genre Electric Beans. Sont-ils taquins ! Tout petit, les Electric Beans secouaient leurs juvéniles crinières sur de l'Iron Maiden, sur du Black Sabbath, sur le l'AC/DC, voire, les jours de disette, sur du Téléphone. Comme tout le monde. Une fois devenus adultes (hum !), ils se sont dit qu'il leur fallait devenir guitar-heroes à la place de leurs héros. Chacun son tour. Sauf que de guitar-hero, il ne pouvait y en avoir qu'un dans la bande, les autres ont donc tiré à la courte-paille pour savoir qui serait batteur, qui serait bassiste et qui serait chanteur. Coup de bol, le sort a plutôt bien fait les choses, et chacun s'est retrouvé avec l'instrument qui lui convenait le mieux. On l'a échappé belle. A votre place, les gars, avec la chance qui vous avez, je jouerai au Loto. Bref, en 2011, les Electric Beans sortent de leur boîte et poussent leur premier cri. Bien vite oublié des chroniqueurs, ce qui laisse supposer que ce cri primal ne devait pas être destiné à passer à la postérité. En même temps, qui se souvient encore des premières vocalises de Caruso, de Mick Jagger ou de Carla Bruni ? Quoique, dans son cas à elle, on ne se souvient pas non plus des récentes. Mais je digresse, je digresse, alors que le temps et la place me sont comptés. Donc, les Electric Beans, qui ne doutent de rien, passées les premières déconnaades musicales, finissent par aligner proprement notes et mesures, et par composer quelques ritournelles dignes de ce nom. Dans l'euphorie, les voilà qui sortent un premier album en 2013, que leurs amis et les membres de leurs familles s'empressent d'acquiescer, sous peine de se voir maudire jusqu'à la quinzième génération. On a les arguments commerciaux qu'on peut. Et puisque ça a si bien marché, ils mettent aussitôt un deuxième album en chantier, dont on se demande bien par quel miracle il finit par atterrir dans mon lecteur CD (faut dire que le truc n'est pas bégueule et qu'il ouvre à n'importe qui). Et je dois dire que, attiré par ce qui sort alors des baffles, je me sens à mon tour obligé d'y jeter une oreille attentive autant que curieuse. Ce qui me vaut aussitôt de me voir affublé d'une guibolle gigotante et d'un caberlot un tantinet opinant d'avant en arrière. Heureusement que personne ne fut témoin de ces élans émotifs, moi qui cultive avec soin mon image de rock-critic revenu de tout, hautain et dédaigneux, fier et revêche, bien planqué derrière mes Ray-Ban et sous mon Perfecto. C'est mon amour-propre qui en aurait pris un coup. Parce qu'il faut vous dire que les Electric Beans balancent un truc plutôt sympathique, même si foutrement hybride. Un rock'n'roll avec de larges rasades hard-rock vintage (reportez-vous aux primes influences citées plus haut), avec un chant en français qui sert des textes fort bien trroussés, petites tranches de vie que nous avons tous plus ou moins connues, à des degrés divers et à des époques variées. Dans le genre, "What the hell", le morceau d'ouverture, synthétise bien les affres du rocker confronté aux dures réalités et à la banalité du quotidien et de la paternité, ce qui, au passage, me conforte dans ma volonté de ne m'être jamais moi-même reproduit, mais je ne vais pas vous raconter ma vie. On pourrait en dire autant d'"Interdit bancaire", de "Super-marché" ou de "Faux-frère", par exemple. Des textes qui nous ramènent parfois, avec leur humour

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



cynique et désabusé, à quelques belles heures d'un rock français qui sait aussi avoir des éclairs de génie quand il décide de garder le meilleur de la langue de Bobby Lapointe. Même s'il faut grenouiller dans des eaux un poil plus putrides, et adapter à son temps du Michel Sardou ("Chanteur de rock"), dont on ne peut pas dire qu'il soit le boute-en-train ultime. L'un dans l'autre, un disque qui se tient bien à table, après s'être lavé les mains. Poli quoi !

LEXA (PAS TOUT SEUL) : Bienvenue dans mon arche (CD autoproduit)

Troisième effort de Lexa, ex Hippunk, aujourd'hui Pas Tout Seul, vu que le gars, à partir de la formule one man band originelle, a su fédérer un groupe autour de lui. Bien que le dit groupe, qui a enregistré ce disque, n'existe plus en tant que tel, après les départs du guitariste soliste et du batteur. Les vicissitudes de la vie. Cet album est donc le témoignage d'un instant donné dans la vie du groupe, témoignage décliné en 14 titres d'un punk-rock déconneur et inclassable. De l'hymne SM "La panthère" à la reprise iconoclaste du "Lapin" de Chantal Goya (pour un peu, il nous la rendrait presque écoutable la greluce, je m'inquiète, va falloir que je consulte), on pourrait penser que Lexa, en moderne Noé, a décidé de sauver une vie animale bien malmenée par une humanité métastasée et envahissante. Il n'en est rien, ce sont là les deux seuls thèmes animaliers du disque. Sauf à considérer que les cons, les schizophrènes, les belles ou les zonards portraiturés par Lexa font, eux aussi, partie d'espèces en danger d'extinction. Pour les cons, au moins, c'est loin d'être le cas. Du punk-rock donc, mais pas que. Comme le reggatta "Mon tube", avec effets de guitare wah-wah-tisée, le technoïde "Mets les wats", le sketch façon mento acoustique "Ma thérapie" ou le tempo ska du "Lapin" déjà évoqué. Côté compositions, en bon militant écolo, Lexa n'hésite pas à recycler quelques-unes de ses précédentes chansonnettes, comme "Bande de cons", dans laquelle il règle ses comptes avec ses collègues de travail, ou "La belle et le zonard", vignette (autobiographique ?) dont il nous sert ici la troisième version, en autant d'albums. A ce rythme là, je n'ose penser à la cinquantième version, dans un demi-siècle, quelque chose comme une ballade spacio-robotico-botoxo-numérique ? Ca pourrait être marrant, même s'il y a peu de chance pour que je sois encore de ce monde pour l'écouter. A moins qu'il ne me fasse une petite place dans son arche. Je ne demande pas grand-chose, du moment que je ne sois pas loin de la réserve de rhum.

MALLORY : 2 (CD autoproduit)

Mallory est un groupe (parisien). Mallory est aussi un concept. Du moins est-ce ainsi que se présente cet album, que je subodore être leur second, eu égard à son titre, et eu égard aussi au fait que le gang n'existe que depuis 2012. Mallory est également le nom du personnage central de ce road-movie musical, puisque tel est le propos. Il ne vous aura d'ailleurs pas échappé que Mallory était le nom de l'héroïne de "Natural born killers" ("Tueurs-nés"), le film d'Oliver Stone en 1994, une Mallory interprétée par Juliette Lewis au cinéma, et censément interprétée par elle-même sur ce disque, puisque le groupe part du principe que la Mallory en question, 47 ans aujourd'hui, leur a un jour raconté son histoire autour d'une banale table de bistrot. Glauque le troquet, forcément, pour coller à la mouise qui, elle-même, adhère à l'existence d'une Mallory jetée sur les routes américaines après avoir quitté un cher et tendre qui ne devait pas l'être tant que ça. En effet, je connais peu de jeunes mariées qui décident de traverser les States en diagonale, jusqu'au Mexique, quasiment au soir de ses noces. C'est que la désillusion a dû être profonde. C'est donc l'histoire que Mallory leur a raconté que Mallory décide à son tour de nous narrer, en y mettant les formes, tant lexicales que musicales. Encore qu'il vous faudra y mettre du vôtre pour entrer dans l'histoire, puisque Mallory chante en anglais. Ce qui, si vous maîtrisez un tantinet la langue de James Ellroy, ne devrait pas vous poser trop de problème. En effet, Mallory a choisi de mettre en avant le chant, afin que tout un chacun puisse bien s'imprégner de la noirceur d'une histoire où l'Eros primal rencontre vite le Thanatos final. Car, oui, un road-movie, c'est forcément et viscéralement sombre et désenchanté. Sinon, qu'est-ce qui aurait pu motiver Mallory à s'offrir quelques violentes poussées d'adrénaline au hasard de routes poussiéreuses, de bars louches, de truck-stops plus ou moins borgnes, de villes décrépités, et autres joyeusetés pourraves dont l'Amérique profonde a le secret ? Non, la vie sur la route n'est pas toujours glamour, loin s'en faut. On y achète souvent cher sa soif de liberté. Je vous renvoie à vos chères études, et à "Easy rider", notamment au discours de Jack Nicholson, face aux personnages incarnés par Dennis Hopper et Peter Fonda, peu avant

que son incarnation d'avocat pochtron n'en fasse la fatale expérience. En 9 tableaux, Mallory se fait donc porte-parole d'une Mallory désormais revenue de tout, et qui n'attend plus rien d'une vie pas aussi radieuse qu'on la lui avait promise. Le rêve américain n'existe que pour une poignée de privilégiés. Pour les autres, comme partout ailleurs, le cauchemar prend vite le pas sur une utopie entretenue par un système qui a tout à perdre à faire croire le contraire. Quant à la musique de Mallory, c'est un rock relativement dépouillé, sans fanfreluches superflues, ni effets sonores cache-misère. Le principal, pour Mallory, c'est l'histoire, plus que l'esbroufe musicale. La plupart des titres tirent d'ailleurs vers un mid-tempo soutenu, plutôt que vers de frénétiques cavalcades électriques, jusqu'au "Something" final, largement acoustique, qui fait le point sur la vie de Mallory, et ses 47 années de tangage et de roulis. Quant à savoir si Mallory existe réellement... Le groupe, oui, ce disque en est la preuve... Pour la dame, laissons-nous aller à penser que, oui, aussi... L'histoire n'en devient que plus prenante.

FLAYED : Symphony for the flayed (CD, Klonosphere)

Heureuse surprise que ce premier album de Flayed, un groupe originaire de la grande région lyonnaise (Isère ou quelque chose comme ça), un groupe qui n'existe que depuis moins de 2 ans (début 2013 pour la formation concernée par l'enregistrement de ce disque), mais qui fait preuve d'une solide expérience, ses membres n'étant plus, semble-t-il, des perdreaux de l'année, ce qui les autorise à balancer cette sorte de hard-rock vintage, mâtiné de sonorités métal un chouia plus actuelles. Le vrai rock de Flayed, c'est l'orgue, qui donne au groupe un petit côté Deep Purple pas désagréable. Le Deep Purple des grandes heures, ça va de soi, pas le truc chiant avec ses velléités symphoniques et classiques venu après. Ce que pourrait laisser suggérer le titre de cet album. Fort heureusement, il n'en est rien. La musique de Flayed est puissamment charpentée, avec des riffs, guitare et/ou orgue indifféremment, efficaces et inébranlables, et des vocaux soigneusement éraillés ("flayed", en anglais, ça veut dire "écorché", ce qui correspond plutôt bien à la situation), bien loin des hurleurs 70's qui, je dois l'avouer, m'ont toujours hérisé le poil quand ils commençaient à trop attaquer les aigus. Le rock'n'roll, c'est pas de l'opéra, nom d'une castafiore ! Avec Flayed, on est loin des phénomènes de mode. Le groupe s'apparenterait même plutôt à cette scène suédoise de rock revivaliste, à la Spiders ou Vidunder, qui, depuis quelque temps, se penche avec délectation sur les sonorités un brin rétro qui ont bercé notre insouciance jeunesse. Qui n'a pas été grasseyé ou hardos durant ses années acnéiques ? Sauf qu'avec Flayed, le hard-rock lorgne aussi du côté du stoner, ce qui le renvoie derechef au 21ème siècle, sans passer par la case machine à explorer le temps, toujours ça de gagné, d'autant qu'on n'est jamais complètement sûr de la fiabilité de ce genre d'engin.

7 WEEKS : Bends (CD, Klonosphere/F2m Planet)

Ils ne réapparaissent jamais là où on les attend les limougeauds de 7 Weeks. Après un EP et 3 albums, dont l'un, "Plays Dead Of Night", d'un format inhabituel, puisque c'était la bande originale posthume d'un film des 70's, voici donc le groupe de retour avec un nouvel EP. On aurait pu penser que 7 Weeks aurait continué sur la longue durée. Que nenni non-point. Ils ont préféré ne pas attendre et enregistrer ce qu'ils avaient en stock, soit 5 titres. Où l'on retrouve cette musique fortement empreinte de stoner avec laquelle le groupe joue depuis ses débuts. Joue, parce que, effectivement, si stoner il y a dans les références affichées par 7 Weeks, les lascars sont loin d'être des intégristes de la chose. Le stoner façon 7 Weeks baguenaude pas mal au gré d'autres influences. Certes, les riffs, la plupart du temps, sont bien lourds, cataclysmiques et forgés dans l'acier le plus pur et le plus résistant, mais le groupe sait aussi arrondir les angles, adoucir le propos, ralentir la cadence, se perdre dans des expérimentations sonores qui ne sont pas sans évoquer, parfois, un rock'n'roll tendance psychédélique digne des meilleurs trips intérieurs. Un psychédéisme peu adepte de champignons biologiques mais bien plutôt de substances lysergiques de synthèse, comme dans "Bends", le titre générique, dont les breaks nous renvoient aux premières heures d'un Pink Floyd, celui de Syd Barrett, pas encore engraisé au progressif de fast-food. Tout ça reste tendu comme un arc (électrique, forcément) et affûté comme le fil d'un rasoir en attente d'une gorge à scarifier d'une main experte. Jusqu'à présent, je n'ai encore relevé aucune faute de goût dans la discographie d'un groupe qui semble conscient de ses capacités et savoir où il va. De quoi nous rassurer sur les possibilités d'évolution du genre homo stoner.

CECI N'EST PAS UN DISQUE (CD, Hypertension Records - www.hypertensionrecords.com)

En 2012, le groupe belge Kabul Golf Club faisait paraître son premier EP, "Le bal du rat mort", chroniqué en son temps dans ces pages. Peu après la sortie de ce disque, autoproduit, le label Hypertension propose au groupe de sortir le EP en vinyl. Malheureusement, le 29 novembre 2013, le bassiste de Kabul Golf Club, Florent Pevée, 22 ans, trouve la mort dans un accident de la route. Fin du groupe. Les 2 membres survivants, les frères Jan et Maarten Beckers ne souhaitant pas poursuivre l'aventure sans Florent, en demandant à 8 groupes proches de Kabul Golf Club de reprendre leur titre préféré du EP. Au final, on a donc cette compilation, "Ceci n'est pas un disque", avec les 5 titres du "Bal du rat mort", soit, pour rappel, une sorte de post-hardcore noisy bizarre, barré, fougueux, attachant. 5 titres augmentés des 8 reprises des Sore Losers, de Piquet, de Polaroid Fiction, de the K., de Raketkanon, des Little Trouble Kids, de Rott Childs (l'autre groupe de Florent) et de Rise And Fall. A l'exception des Sore Losers, qui détricotent une sorte de psyché-garage nappé de reverb, fort gouleyant au demeurant, tous ces groupes font une musique aussi nerveuse et abrasive que celle de Kabul Golf Club, chacun y allant de ses sonorités hardcore, noise, sludge, ou même jazz. Essayez d'imaginer ce qu'aurait pu donner une rencontre entre John Coltrane et les Melvins, et vous aurez une petite idée de la tonalité générale de cet ouvrage, un truc arty, aventureux, intelligent, profond, empreint d'une amitié sincère envers un musicien plutôt doué qui n'aura donc pas eu le temps de développer son art. Ainsi va la vie...

AQME : Dévisager Dieu (CD, At(h)ome)

Ouille ! Pas des plus heureux le titre du nouvel album d'Aqme, surtout à l'heure où les intégristes religieux (pléonasme), qu'ils soient juifs, chrétiens ou musulmans (ils ne valent pas mieux les uns que les autres), sont en train de renvoyer le monde aux heures sombres d'une humanité décérébrée et d'une bêtise crasse. D'autant que le groupe enfonce le clou avec "Enfants de Dieu", le deuxième morceau du disque. Faut essayer de décrypter le message pour s'assurer qu'Aqme n'a pas viré "born again", ce qui, a priori, ne semble pas être le cas. Mais il risque d'y avoir de l'explication de texte dans les interviews, bon courage ! Sinon, l'information essentielle pour le groupe, c'est le changement de chanteur. Ce qui, il faut bien le dire, ne saute pas à l'oreille de prime écoute. Si la bio qui accompagne ce disque ne le précisait pas, honnêtement, je n'aurais pas spécialement noté le fait. Preuve que le nouveau vocaliste a su se couler dans le cahier des charges défini par Aqme depuis ses débuts. Un chanteur qui alterne les changements de tessiture avec l'habileté d'un politicien rompu aux arcanes des élections truquées. Un chanteur capable des plus violentes éruptions pharyngées comme des plus sensuelles modulations. Un changement de personnel, agréé par les RH internes du groupe, qui ne perturbe en rien la progression musicale du quatuor, toujours adepte des riffs les plus velus, comme des passages en apesanteur pour reprendre son souffle. Métallique, Aqme, certes, mais ronronnant aussi, à la manière d'un chat qui, s'il fait patte de velours, n'en est pas moins prêt à sortir ses griffes en cas d'urgence. Un septième album conforme à ce qu'on attend d'un disque d'Aqme. Ça fait du bien, en ces temps troublés, de pouvoir se reposer sur du fiable et du solide.



CONTINGENT ANONYME : Ad gloriam (CD, RCR51/Casual Records/Rusty Knife/Maloka/Trauma Social/Adrénaline Records/FFC Productions)

Premier album des rémois de Contingent Anonyme qui, au pays du champagne, revendiquent haut et fort leur héritage street-punk. Parce que, si le groupe existe depuis 2006 et n'avait, jusque-là, qu'une paire de démos et un EP à son actif, ses membres, eux, ont tous un solide passif musical à faire valoir, ayant œuvré qui dans Usual Suspects, qui dans Bad Riot, qui dans Blasted Angels, certains cumulant les mandats au sein de ces groupes formateurs. En 12 titres (du moins, plutôt 11, puisque la courte "Intro" se retrouve amalgamée à "Bad bad boys", le premier vrai morceau du disque), Contingent Anonyme éructe quelques belles décharges d'un punk-rock épileptique, cru, brut de décoffrage. Pas de grosse production adipeuse, pas d'arrangements grandiloquents, pas d'effets spéciaux m'as-tu-vu, mais un son décapant et corrosif, des guitares qui grincent, une batterie qui claque plus qu'elle ne cogne, une basse en arrière-garde, un chant envoyé en éclaircieur, ce disque a un petit quelque chose des productions "Chaos in France", un faux rachitisme dont le but premier est d'aller droit au but, à savoir le discours anti-fasciste d'un groupe sans concession ("Le casque et les flèches"), fidèle en amitié ("Reims City rockers") et en amour filial ("Dédicace", obscure reprise de Res Nulius, groupe chaumontais inconnu de mes services). Ensuite, Contingent Anonyme est capable de rendre hommage à une tireuse d'élite soviétique de la Seconde Guerre Mondiale ("Roza"), qui avait certes pas mal de nazis à son tableau de chasse, bien qu'il ne faille pas oublier, non plus, que l'armée soviétique ne comptait pas que des agneaux dans ses rangs, comme ont pu le constater les polonais en 1939, pris en tenaille entre Hitler et Staline, ou, plus tard, les insurgés de Budapest ou de Prague (les ennemis de mes ennemis ne sont pas forcément mes amis), comme de se fendre de son hymne au football ("So foot"), ce qui me pose toujours problème, ne comprenant pas cette fascination pour des abrutis au QI d'huître trisomique, à qui on verse des salaires indécentes, souvent sur fond de corruption ou de blanchiment d'argent mafieux, alors que, dans le même temps, leurs "admirateurs", eux, doivent se contenter, au mieux, d'un SMIC à peine capable de leur faire oublier qu'ils restent honteusement exploités par ceux qui, justement, alignent les chèques à plusieurs zéros à ces atrophés du bulbe qui, de toute façon, se branlent comme de leur première culotte courte de ces fans transis, dont beaucoup, d'ailleurs, ne sont pas mieux lotis question neurones. Mais bon, le paradoxe, comme le rire, n'est-il pas le propre de l'homme ? En revanche, mention au dernier titre de cet album, "Satta oi !", appropriation toute personnelle du "Salut à toi" bérurier, et clin d'oeil rigolard, comme pour dédramatiser le propos général.



MARABOOTS : Ils ont tué la oi ! (CDEP, Une Vie Pour Rien)
MARABOOTS : Demo 2010 (CD, Une Vie Pour Rien)

Le groupe parisien Maraboos vient de rédiger son double testament musical avec cette sortie gémellaire, puisque, en effet, il a décidé de se séparer après à peine un lustre d'activité. Dommage. Mais on peut supposer que chacun des membres du quintet rebondira bientôt sur d'autres projets. En attendant, il nous reste à déguster ces 2 disques

qui, à eux seuls, nous offrent un palpitant résumé de leur carrière. "Ils ont tué la oi !", ce sont les 3 derniers titres enregistrés par une formation qui maîtrise à merveille un street-punk énergique, avec une mention particulière au sax, volubile et enjoué, bien mis en avant, au point qu'il en devient presque la "vedette" de ce dernier disque de Maraboos. Une façon maline de montrer que le punk, ce ne sont pas seulement des guitares mordantes ou un chant hargneux. Quant à l'autre disque, comme son titre l'indique, il s'agit de la réédition de la première démo du groupe, parue en 2010, et qui s'est envolée presque aussi vite qu'elle fut pressée. 6 titres, dont une attaque en règle contre la désinformation made in 20 heures de TF1 ("PPD Halles"), un hommage au quartier d'origine de Maraboos, le 11ème arrondissement, autour de la rue d'Oberkampf ("Parmentier"), ou encore une profession de foi pour bien marteler le discours d'un groupe farouchement antifasciste ("Neuski"). En tant que premier jet discographique, on comprend que ce disque soit un poil moins chiadé que le dernier EP, qu'il soit plus primitif, plus brouillon, ce qui n'enlève rien à la pertinence du discours ni à la qualité des compos, qui tiennent parfaitement le pavé, rôdées qu'elles furent, à l'époque, par quelques concerts qu'on devine chauds-bouillants. On sait gré à Maraboos d'avoir pensé à nous dans leurs dernières volontés, et de nous avoir légué cette paire de disques. Encore la meilleure façon de se souvenir d'un groupe quand on n'est pas de la famille.

442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7,5 €
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP
16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 €
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7,5 €
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4
tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10 €
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP
3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7,5 €
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8 €
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE
R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll -
Grey vinyl - 7,5 €
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the
Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band - 15 €
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast
(LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Downlaod
code - Black vinyl - 23,5 €

INTERNET

Sonny Vincent est une légende vivante. Il est, de plus, infatigable, sortant des disques avec la régularité d'un métronome. Le dernier en date, "Spiteful", vient de paraître chez **Still Unbeatable Records**, et c'est toujours du sale rock'n'roll bien baveux, avec la langue et tout. Pour l'occasion, le papy résistant s'est entouré d'un nouveau groupe, **Spite**, avec quelques arcandiers aussi verts que lui, **Rat Scabies**, **Glen Matlock** et **Steve Mackay**. Question expérience, une belle association de malfaiteurs qui connaît son affaire. Plus de renseignements ici : www.still-unbeatable-records.de @@@ Le label lyonnais **Pop The Balloon** annonce la réédition vinyl de "Wrecker!", album de 1992 des **Monomen**, pugnace commando garage-punk capable de faire perdre leur culotte à toutes les filles des environs d'un seul accord pervers. Nouvelle pochette en sus. Pour en savoir plus, une seule adresse : www.poptheballoon-records.fr @@@ Quelques sorties bien épicées sur le label américain **Strange Magic Records** : **The Bitch Queens** (rock'n'roll salace suisse), le nouvel album des **Hip Priests** (rock'n'roll cradingue anglais, avec l'habituelle pin-up court vêtue pour illustrer la chose), et 2 albums de **Channel 43**, du punk mélodique virginien (comme le tabac, mais moins nocif pour les poumons, en revanche, pour les oreilles, je ne garantis rien). C'est ici que ça se passe : www.strangemagicrecords.com @@@ Et un duo garage guitare-batterie de plus, un. Ceux-là sont québécois, ils sont frères dans la vraie vie et s'appellent **Ponctuation**. Est-il utile de préciser qu'ils valent bien un point d'exclamation ? Allez leur faire un petit coucou sur leur page : Ponctuation.com @@@ L'éditeur **Rytrut** s'appête à faire paraître un nouvel ouvrage, "Burning Britain", de **Ian Glasper**, qui se penche sur la deuxième vague punk anglaise, celle de **Discharge**, **Exploited**, **GBH**, **Angelic Upstarts**, **Anti-Nowhere League**, **Toy Dolls**, **Cockney Rejects** et autres **UK Subs**. Voilà qui s'annonce passionnant, plein de bruit et de fureur. Si vous voulez souscrire, n'hésitez pas : www.rytrut.com @@@ Des sorties à la pelle chez **Closer Records**, dont l'activité ne faiblit pas depuis sa sortie d'hibernation : **Primevals** (vétérans garage écossais), **Mystery Machine** (rock'n'roll punky), **Asphalt Tuaregs** (rock'n'roll sulfureux, avec de vrais morceaux de **Backsliders** et **Ashtones** pour aromatiser le tout), et un split EP réunissant **Peter Zaremba's Rock Delegation** (side project du chanteur des **Fleshtones**) et **Crummy Stuff** (qui sert de backing band à Zaremba sur l'autre face, moyennant un changement de nom). Pour ne rien rater de toutes ces aventures, rendez-vous sur : www.closerrecords.com @@@ Enorme liste de distro (neuf et occasion) chez **Fraggle Rock** (non, pas les petits bonshommes de la série télévisée). Téléchargeable ici, pour pouvoir faire vos achats de Noël : www.fragglorockmusic.com @@@ **Le Bokal** a repris ses activités rédactionnelles régulières. **Lé Zallumés du Bokal**, tel est le nom de la feuille d'info mensuelle de l'asso. 4 pages de news, musicales ou non, de chroniques (disques ou bouquins), de billets d'humeur. Disponible sur le blog : <http://infokioskbokal.over-blog.com> @@@ http://members.tripod.com/~lookout_records/ D'accord, ce site n'est plus vraiment de toute première fraîcheur, vu qu'il n'a pas été mis à jour depuis 2001. Nonobstant, il est toujours sur la toile, donc, autant en parler. Il s'agit d'un site, hébergé par le label américain **Lookout**, consacré aux **Donnas**, qui était l'un des fers de lance du label à l'époque. L'histoire des Donnas ressemble à un conte de fée punk. Nos 4 gisquettes, toutes nées en 1979, se rencontrent sur les bancs de l'école, à Palo Alto, Californie, quelque part vers la fin des années 80. A 14 ans, elles forment leur premier groupe, **Ragady Anne**, qui, 2 ans plus tard, devient **the Electrocutes**. C'est sous ce nom qu'elles enregistrent leur premier album, en 1996, pour **Sympathy For The Record Industry**. A 16 ans, elles pratiquent un punk'n'roll tendance garage acidulé et fort plaisant. L'année suivante, elles deviennent les Donnas, et sortent un album et un brelan de 45t sur le label **Super*Teem**, toujours dans ce style punk'n'roll cher aux **Ramones**. En 1998, elles passent chez Lookout, qui, dans un premier temps, réédite les disques Super*Teem, avant de sortir les 3 albums suivants. Les Donnas quittent Lookout en 2002 pour passer chez Atlantic. Au fil du temps, leur musique a évolué vers un glam-punk à la **Runaways**, puis vers une sorte d'arena rock un tantinet plus poussif. Chez Atlantic, elles sortent 2 albums, avant de quitter la major en 2006, et de faire paraître un dernier album, autoproduit, en 2007. En 2009, **Torry Castellano**, la batteuse, annonce qu'elle met fin à sa carrière musicale à cause d'une tendinite persistante à l'épaule, tendinite due au fait que, comme ses partenaires, elle est une musicienne autodidacte. Elle n'a donc pas appris à jouer de la batterie dans les règles de l'art, et sa façon de frapper empirique serait la cause de ses problèmes de santé. En 2012, les Donnas annoncent qu'elles préparent un nouvel album, mais, depuis cette date, on n'a plus aucune nouvelle du groupe qui n'a pourtant pas

officiellement annoncé sa séparation. Le site qui nous intéresse ici se focalise donc sur les premières années des Donnas, avec notamment beaucoup de photos. Malheureusement, la plupart sont des scans d'assez médiocre qualité de photos de magazines. Il y a aussi quelques mp3 à télécharger, même si de nombreux liens ne fonctionnent plus, une bio très succincte, des articles de presse, et même, pour les fans techniciens, le listing du matériel utilisé par les demoiselles. A consulter comme première approche du groupe si vous ne le connaissez pas, mais sans être trop exigeant quant au contenu.



<http://sexyart.free.fr/>

Un site fort avenant proposant les dessins érotiques et sexy de plus d'une centaine d'artistes, chacun avec une dizaine ou une douzaine d'oeuvres en moyenne. Faites le compte, on doit bien arriver à pas loin de 1500 dessins au total. De tous styles, de toutes influences, de tous domaines. Du nu artistique à la super-héroïne, du simple crayonné à la peinture, de l'aquarelle à la composition sous Photoshop, il y en a pour tous les goûts. Pas de nom vraiment connu, à part **Jean-Claude Claeys**, et ses dessins d'inspiration polar, ce qui n'empêche pas nombre d'entre eux de faire preuve d'un talent certain. Seul bémol, la petite taille des images, qui ne les met guère en valeur. En revanche, la navigation est fluide et rapide, ce qui n'est pas toujours le cas pour les sites graphiques. On ne peut pas tout avoir.



<http://www.girlschool.co.uk/>

Le site officiel de **Girlschool**, groupe anglais adepte d'un rock'n'roll pêchu avec quelques tendances punky, normal pour un groupe apparu à la fin des années 70. 78 plus précisément, en tant que Girlschool, dans sa formation définitive, **Kim McAuliffe** (guitare), **Enid Williams** (basse), **Kelly Johnson** (guitare) et **Denise Dufort** (batterie), après avoir vu passer dans ses rangs **Kathy Valentine**, quand le groupe s'appelait encore **Painted Lady**, avant que cette dernière ne rejoigne les **Go Go's**. Avec son attitude hautement rock'n'roll, Girlschool attire vite l'attention de **Lemmy**, de **Motörhead**, qui prend le groupe en amitié et qui l'aide au début de sa carrière. D'autant que, au tournant des années 70 et 80, les 2 groupes sont sur le même label, **Bronze**. Ce qui se traduit, en 1981, par la sortie d'un EP 25cm en commun, sous le nom de **Headgirl**, "St Valentine's Day massacre", sur lequel chaque groupe reprend une chanson de l'autre, avant que tout ce petit monde (ou presque) ne se retrouve sur la reprise de "Please don't touch" de **Johnny Kidd**. Un grand moment de rock'n'roll. A partir de là, la carrière de Girlschool s'envole, avec plusieurs albums majeurs durant les années 80. Aujourd'hui, Girlschool existe toujours, Kim et Denise en étant restés les seuls membres permanents. Enid fait aussi partie de la formation actuelle, bien qu'elle ait quitté le groupe en 1982, pour le réintégrer en 1999. Même chose pour Kelly, qui a quitté et retrouvé Girlschool 2 ou 3 fois durant sa carrière, avant de mourir en 2007, à 49 ans, d'un cancer. La guitariste actuelle s'appelle **Jackie Chambers**. Le site est assez complet, avec sa bio, sa discographie, ses galeries de photos, ses vidéos, sa boutique en ligne (t-shirts uniquement, pas de disques), ainsi, bien sûr, que sa page en hommage à Kelly, avec un texte de **Tracey Lamb**, ex bassiste de **Rock Goddess** (autre groupe rock'n'roll anglais et féminin des 80's), qui fit un temps partie de Girlschool. Un groupe à redécouvrir.



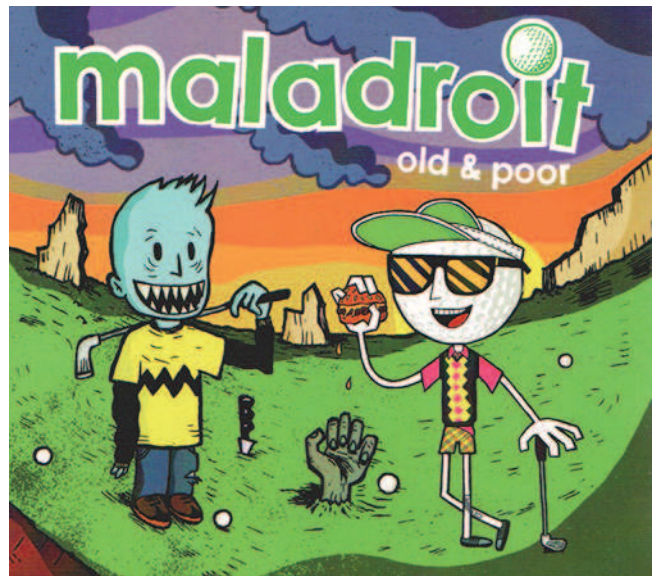
<http://www.larsen.asso.fr>

Il est toujours bon de parler des amis, comme ceux de chez **Larsen**, association savoyarde multi-services, dont la principale activité, aujourd'hui, est la production de disques. Il fut un temps, dans les 90's, où l'asso éditait aussi un fanzine, dans lequel était glissé un disque. Larsen abrite aussi les destinées de plusieurs groupes, certains aujourd'hui défunts, d'autres toujours en activité, comme les **Slow Slushy Boys** ou les **B-Soul All Stars**, **B-Soul** étant, en outre, le nom d'une division du label Larsen. Le site présente donc les activités de l'asso, avec un listing complet de toutes les productions discographiques et des 22 numéros du fanzine. Mais le plus gros du site est consacré à une présentation quasi exhaustive des groupes ayant fricoté avec le label (bio, disco, photos). Parmi ceux-ci, citons quelques autres groupes maison, comme les **Godzillas** ou **Stompin' Harvey & the Fast Wreckers**, mais aussi quelques gangs essentiellement garage (au sens large), tels que les **Waistcoats** (Pays-Bas), les **Rapiers** (Angleterre), les **Montesas** (Allemagne), les **Thanes** (Ecosse), l'inéffable **Mr Beat Man** (Suisse) ou les **Dunts** (Bourges, France). Un site à la navigation agréable, sans prétention, mais efficace en ce sens qu'il va à l'essentiel. Sans compter que les articles sont toujours très documentés. Ce qui en fait une mine d'informations.

MALADROIT : Old & poor (CD, Guerilla Asso/Slow Death/Monster Zero)

Side project d'Olivier Portnoi (Dead Pop Club) et Till (Guerilla Poubelle), Maladroit se veut une bonne petite claque salvatrice à certaines mauvaises odeurs punk et rock'n'roll. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que nos 2 zébulons ne se prennent pas au sérieux (ce qui ne veut pas dire qu'ils ne fassent pas le job consciencieusement, c'est pas incompatible), et qu'ils savent écrire de savoureux rondeaux bourrés d'humour et qui sentent souvent le vécu. Quelques titres pour illustrer mes dires : "Don't spill your beer on my distro", "She spent Valentine's day on her Iphone", "I wanna kill zombies with you", "Un concert à l'appart", "I love you but I need Natalie Portman". Quant à la musique, c'est du paink de chez paink, plus rapide qu'une Mercedes un jour de Grand Prix, plus nerveux qu'un Sarkozy venant de se faire un rail de coke, plus raide qu'un hardeur en plein effort. Les chansons, c'est pas plus de

2 minutes chrono, 2 couplets, 1 refrain, 1 solo glavioté vite fait, et le tour est joué. D'autant que cette compilation regroupe des chansons primitivement parues en 45t, donc pas vraiment le genre de truc qui autorise le délayage. 16 titres enregistrés entre 2010 et 2014, soit la carrière actuelle de Maladroit, série en cours bien sûr, puisque Till et Olivier n'envisagent pas de mettre un terme à leurs petites galipettes punk-rock. A noter que 2 inédits se sont glissés subrepticement dans le track-listing, histoire de poser une chîtite cerise sur le gâteau. A noter aussi que, au milieu de cette débauche de BPM et de méchants accords électriques, nos argousins ont réussi à accoucher d'un morceau acoustique ("I hate your Hello Kitty underwear", extrait d'un split avec les canadiens Sainte Catherines), qui prouve, s'il en était encore besoin, qu'ils s'y connaissent en conception mélodique. Heureuse initiative que cette compilation, puisqu'aussi bien le 45t, de nos jours, n'est pas un objet facile à traquer, d'autant que le format se décline souvent en tirage limité, ce qui aide encore moins à le faire tomber dans sa besace. Bref, hosanna, joie, bonheur, et tout le toutim.



β β β β β β β β

FORMATS COURTS

LATWAL : Shtil di nakht (CD, Rudy's Back/Maloka/Acontrario)

Sur le papier, ce nouveau groupe paraît des plus irrésistibles. Pensez donc. D'un côté, la chanteuse et guitariste Géraldine, dont la carte de visite se décline en format A4 vu le nombre de (bons) groupes dans lesquels elle a joué : Kochise, Cria Cuervos ou Cartouche. Les Turtle Ramblers aussi, même si j'ai beaucoup moins accroché. De l'autre, Junior Cony, l'un des chantres de l'electro-dub, qui s'est fait les dents derrière quelques trublions de la scène alternative des années 80 : Bérurier Noir, Ludwig Von 88, Washington Dead Cats, Flitox, Treponem Pal, Raymonde et les Blancs Becs. A eux 2, ils ont plus de disques à leur actif que l'UMP n'a de casseroles au cul (le record n'est pourtant pas facile à battre). Sur le papier, donc, on a là un duo gagnant. Sur disque aussi. En 2 titres (seulement), Latwal se révèle une sacrée paire de déménageurs, offrant 2 compositions au style différent. La face A, "Shtil di nakht", est un electro-dub puissant et profond. La face B, "F.N.B Fucking nazi bastard", est un electro-punk en forme d'électro-choc fulgurant. Ouaip, ce projet a de la gueule, du bouquet, de la résonance. Quant aux thèmes abordés, fidèles à leurs convictions de toujours, le duo revient sur l'insurrection du ghetto de Vilnius, Lituanie, en 1942-43 (thème déjà abordé par Géraldine sur un album de Cartouche), tandis que, de l'autre côté, il apporte son soutien au groupe antifasciste La Horde, nous rappelant ainsi, s'il en était besoin, que le combat contre les idées extrémistes et nauséabondes est quotidien et permanent, ce que l'actualité récente, hélas, ne fait que confirmer.

SMASH : Yeah (SP, Bullit Records - www.bullitrecords.com)

WESTERN MACHINE : You're hot (SP, Bullit Records)

Bullit est un tout nouveau label fondé par Seb Le Bison (Rikkha,

Western Machine) et Xavier Ruiz (Smash), label dédié à l'édition exclusive de 45t, format cher à nos coeurs. Et puisqu'il fallait bien commencer quelque part, les 2 activistes ont trouvé plus simple de sortir des disques de leurs groupes respectifs. On n'est jamais si bien servi que par soi-même. Smash nous balance donc, en face A de son opus, une petite pépite garage-rock séminale et décoiffante. Un truc tellement jouissif qu'on les entend même se marrer à la fin du morceau. C'est dire si l'ambiance devait être bon enfant lors de l'enregistrement. En face B, le groupe sort l'artillerie psychédélique pour un "Monday tripper" paresseux et halluciné, au point qu'on se croirait revenu du côté du Texas ou de la Californie en l'an de grâce 1966. Pour ce qui est de Western Machine, "You're hot" est une pièce de garage-punk salace et sexy, parfaite bande-son pour un film oublié de Russ Meyer. "Walkin' dead", quand on retourne la galette, est un poil plus lourd, plus angoissant, surfant sur le mythe des zombies si à la mode par les temps qui courent. Guitare fuzz à profusion, basse ronflante pour le glamour, c'est comme si les Sonics s'étaient acquinés avec Davie Allan, une union libre des plus frissonnantes.

AUTONOMADS : One day this will all be gone... Everything now ! (CD, Redstar 73/Pumpkin Records/Deviance/Mass Productions/Active Distribution/Ruin Nation Records/Abacadaboum)

Autonomads s'inscrivent dans cette riche scène punk/dub/ska anarchiste anglaise qui, depuis plusieurs décennies, mixent allègrement énergie punk et déhanchements ska, ou comment rendre le discours anarchiste dansant et moins rébarbatif. Des gens comme Inner Terrestrials font ça très bien depuis de nombreuses années, Autonomads suivent donc leurs traces. Sans faire du copier/coller pour autant. Surtout que Autonomads sont un quintet, avec 2 guitares, et un élément féminin, Perkie, qui agrémente la musique du groupe de quelques claviers, et même d'un mélodica, instrument typique de la scène reggae, quand elle ne s'empare pas du micro pour souligner de sa voix claire et lumineuse un propos forcément radical. Car c'est bien là le fond de commerce d'Autonomads, un discours anarchiste pourfendeur de connerie réactionnaire et fasciste. Le groupe est né à Manchester, troisième plus grande ville anglaise, et l'un des berceaux de la Révolution Industrielle. On comprend que l'environnement prolétaire de la ville ait façonné la conscience politique de ses membres, et pourquoi ils défendent bec et ongle une classe ouvrière bien malmenée depuis plus de 30 ans, depuis que cette salope de Margaret Thatcher a fait de l'Angleterre un refuge à milliardaires (aujourd'hui, Londres est la ville européenne qui compte le plus de ces salopards, un signe qui ne trompe pas) en retirant au prolétariat ses principaux acquis sociaux. Mais les partis politiques anglais et les Premiers Ministres, de quelque bord qu'ils soient, ne sont pas les seuls cibles d'Autonomads, la reine elle-même ne saurait être épargnée par la vindicte du groupe. Après tout, n'est-elle pas garante de cette société de classes encore en vigueur aujourd'hui dans le pays, héritière directe d'une tradition victorienne surannée, mais qu'une majorité d'anglais semble néanmoins accepter avec résignation. Pas Autonomads, ce deuxième album en est une parfaite illustration, revendicative, militante, consciente. Le punk dans ce qu'il a de plus assumé en tant que force d'opposition à l'autoritarisme politique.

URBAN JUNIOR : The truth about Dr. S & Mr. P a one man symphony in E minor (CD, Voodoo Rhythm Records)

Le label suisse Voodoo Rhythm devient un véritable refuge pour tous les mutants musicaux de cette foutue planète, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Comme le one man band (encore une spécialité du label) suisse Urban Junior. Mais pas n'importe quel one man band. Si l'helvète gratouille sa guitare en tapotant sa grosse caisse, jusque-là rien que de très normal pour un homme-orchestre digne de ce nom, il a aussi découvert les vertus d'un instrument pour le moins inusité dans le contexte, un synthétiseur. Jusqu'à présent, à part chez le nancéen King Automatic (autre résident Voodoo Rhythm, il n'y a pas de hasard), on avait peu eu l'occasion d'entendre ces sonorités synthétiques chez quelqu'un se revendiquant ouvertement d'une tradition garage-trash-punk, comme quoi. D'autant que Urban Junior n'y va pas de touche morte avec sa machine, certains titres sonnont carrément techno ("Lass los"), quand d'autres se font méchamment electro, même si certains laissent une plus large place à la guitare ("Dr. S"). Une pure schizophrénie musicale qui se retrouve dans le thème général de ce disque, puisque les Dr. S et Mr. P évoqués dans le titre sont présentés comme les 2 squatteurs qui se baladent dans le cerveau du musicien, et qui lui dictent donc sa façon de composer. Et si vous voulez savoir qui fait quoi, c'est simple, regardez

les paroles des chansons reproduites dans le livret, elles indiquent, en exergue, s'il s'agit des turpitudes de Dr. S ou bien des frasques de Mr. P. Façon, pour Urban Junior, de se laver les mains d'une responsabilité qu'il rejette ainsi sur ses parasites mentaux. Une schizophrénie brillamment illustrée sur la pochette du disque, où un habile montage photo nous fait découvrir un Urban Junior transformé en Two-Face, avec sa part d'ombre et sa face lumineuse. En résumé, vous prenez les accords trash et grinçants des Mummies d'un côté, les bidouillages technologiques de Kraftwerk de l'autre, vous touillez en rajoutant de larges rasades de punk-blues, vous assaïonnez en puisant dans les condiments cultivés à Detroit, et vous avez un gumbo electro-trash capable de vous réconcilier avec la techno. Balèze le gars Urban Junior.

ALKERDEEL/NIHILL : The abyss stares back # 4 (Split CD, Hypertension Records)

La série de split albums "The abyss stares back" ne prétend aucunement faire dans la musique facile d'accès, au contraire. Cette quatrième livraison ne déroge pas à la règle. Chacun des 2 groupes présentés ici ne nous délivre qu'un seul et unique morceau, de près d'un quart d'heure à chaque fois. Autant dire que c'est mort pour squatter les ondes de n'importe quelle radio commerciale à la botte du music-business. Heureusement, il reste quelques allumés, sur d'obscures fréquences à but non lucratif, comme votre serviteur, pour servir de passeurs à ce genre de musique extrême. Alkerdeel produit un hybride de sludge-doom malsain et pesant. Le genre de truc à vous lobotomiser une bimbo de télé-réalité en moins de temps qu'il ne lui en faut pour se poser une question existentielle. Oui, je sais, le jeu est biaisé dès le départ puisque ce genre de créature ne se pose JAMAIS de question existentielle, ce qui conforte mon propos, Alkerdeel faisant mouche instantanément dès que retentissent les premières notes bruitistes de leur opéra métallique. A noter que, si "SHSRR", leur morceau, démarre sur un rythme lourd et angoissant, il s'accélère vers le milieu de son exécution, façon moteur diesel en phase de pré-chauffage puis de combustion, pour finir en une charge de Panzers méthodique et implacable sur un ennemi qui, pour invisible qu'il soit, n'a pourtant aucune chance de s'en sortir. Chez Nihil, c'est de black-métal dont il est question. Un black-métal sans les atours symphoniques lourdingues souvent inhérents au genre. La musique de Nihil, hypnotique, impitoyable, vous fait entrer dans une transe dévoyée, semblable à l'état cataleptique d'un zombie monomaniacal, sans possibilité de réveil, même brutal. Le titre de Nihil résume à lui seul la situation, "Serve in slavery and thralldom". Il ne vous reste qu'à obéir et suivre le mouvement, tel le lemming migrateur lambda en route pour sauver sa race de la surpopulation. D'ailleurs, le final apocalyptique du morceau, explosif, éruptif, tellurique, n'est rien d'autre qu'un avant-goût d'une fin du monde programmée. Pas le disque le plus joyeux de l'année, mais on n'a jamais dit non plus qu'on vivait une fiesta permanente. Alors autant faire concorder nos sociétés déliquescents avec sa bande-son. Histoire qu'il y ait un minimum d'harmonie dans ce bazar.

The AMSTERDAM RED LIGHT DISTRICT : Gone for a while (CD, Red Light Records)

Deuxième album pour le groupe lyonnais Amsterdam Red Light District, un patronyme plutôt délectable. C'est pas que ça soit d'une importance capitale, mais ça fait toujours mieux d'afficher un blase classe plutôt qu'un truc à la con. Musicalement, TARLD (pour les intimes) balance un punk-rock percutant agrémenté de saveurs hardcore plutôt goûteuses. C'est bien torché, ça avoine, c'est mélodique, bref c'est agréable à l'oreille. Ajoutez quelques menus ingrédients exotiques pour sortir du lot (le banjo en ouverture de "Just have a good time", tout un programme), sans parler d'une escouade d'invités spécialistes de la vocalise gargarisante, et vous avez un album qui sonne foutrement américain (en même temps, c'est quand même loin d'être une tare), comme s'il avait été conçu et enregistré sous le soleil californien, un sacré challenge quand on a grandi sous le smog lyonnais. Rien d'étonnant donc que d'apprendre que le groupe a déjà parcouru l'Europe en long, en large et en travers, et même plusieurs fois, pour défendre son point de vue face à des publics divers et variés, et sûrement pas toujours conquis d'avance. Le genre de situation où il faut vous sortir les tripes pour convaincre tout un petit monde crêtu ou skatu, pour ne pas dire cloutu ou métallu. TARLD, un groupe qui se moque gentiment des étiquettes, et qui convertit large, augmentant ainsi ses chances de convertir quelques adeptes.

MOVIE STAR JUNKIES : Evil moods (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

Attention, serial recorders ! Ces mecs-là n'existent, en tant que groupe s'entend, ce depuis moins de 10 ans, mais ils nous ont déjà abreuvé d'une pleine brouette de disques, dont pas mal de 45t (récemment compilés sur "Still singles", chroniqué il y a quelques mois dans ces pages). Si je ne me suis pas fourvoyé dans le décompte, "Evil moods" doit être leur quatrième album. Movie Star Junkies sont originaires de Turin et, s'ils ont démarré dans la vie avec une sorte de punk-blues tendance trashy, ils ont nonchalamment évolué, par la suite, vers des choses un peu plus déginguées, un rock'n'roll branque et dézingué du meilleur effet. Avec ce nouvel album, ils explorent une nouvelle facette de leur talent, nous envoyant 10 capsules temporelles qui nous replongent dans un psychédéisme fortement teinté de garage ou de soul (comme le montrent les cuivres goulus de "Jim Thompson"). Le psychédéisme façon Movie Star Junkies carbure aux amphétamines, au peyotl et à la gnôle, que du naturel, que du bio, que du garanti sans vice caché. Imaginez les jeunes Pink Floyd, ceux de Syd Barrett, les seuls, les vrais, croisant la route des Oh Sees, quelque part dans le désert texan hanté par les 13th Floor Elevators, et vous aurez une vague idée des dérives sonores enfantées par ces italiens cramés à la culture américaine. D'ailleurs, en parlant de ça, ce disque est lui-même un hommage à la littérature noire, au polar nébuleux, au thriller crépusculaire. Outre Jim Thompson, avec le morceau éponyme, on peut aussi rencontrer les mânes de Dashiell Hammett ou de James Cain au détour de paraboles syntaxiques ("Three times lost", "In the evening sun", "Rising"). Movie Star Junkies vont même jusqu'à convoquer le fantôme du poète gallois Dylan Thomas, mettant en musique son poème "A process in the weather of the heart", qu'ils réintitulent "Move like two ghosts", et qui, pour le coup, est probablement la pièce la plus psyché de tout le disque, qui n'en manque pourtant pas. Un disque avec lequel Movie Star Junkies enfonce un nouveau coin dans leur parcours musical, rendant leur démarche décidément de plus en plus intéressante. A écouter en dégustant un bon space cake fait maison.

WEIRD OMEN : Last train for love (CD, Beast Records - www.beast-records.com)

WEIRD OMEN : Spells and love tales (SP, Some Produkt - www.someprodukt.fr)

D'un seul coup d'un seul, les limougeauds de Weird Omen viennent singulièrement de compliquer le travail des futurs archivistes du groupe en brouillant les pistes de leur discographie, qui n'en est pourtant qu'à ses balbutiements. Souvenez-vous, l'an dernier je chroniquai dans ces mêmes pages "Last train for love", le premier album du groupe. Et me voilà aujourd'hui m'appêtant à chroniquer "Last train for love", le premier album du groupe. J'en vois déjà, dans le fond, en train de ricaner sournoisement, pensant que, cette fois, ça y est, je yoyote sérieusement de la calebasse, que la sénilité me chope par le cervelet, qu'Alzheimer est en train de gagner son contre-la-montre face à ma détermination à ne pas succomber à ses charmes d'absolution mémorielle (ce qui est tentant, oublier ce monde de merde qui nous entoure pour se réfugier dans son propre univers méningé, y aurait de quoi se laisser fléchir). Eh ben non les gars. C'est pas pour cette fois J'ai encore (à peu près) toutes mes facultés, même si d'aucuns pensent que je n'en ai jamais eu beaucoup, elles sont encore intactes, ou, au moins, pas trop bousillées par le 12 ans d'âge. Pour le prouver, je m'en vais de ce pas tenter de vous expliquer de quoi il retourne. Or donc, il était une fois ce petit groupe de rock'n'roll nommé Weird Omen qui, en l'an de grâce 2012, pond son premier album, "Last train for love", sur le label Discotica, celui dont auquel que je vous ai déjà causé il y a plusieurs mois de cela. Jusqu'ici, tout va bien. Normalement, même les plus obtus doivent encore être en train de suivre. C'est à partir de là que ça devient marrant. Peu après la sortie de ce disque, une bonne fée se penche sur le berceau du groupe. La bonne fée se nomme Beast Records, rusé label rennais qui flaire le coup juteux. Pensez donc, signer un groupe qui a tout du futur du rock'n'roll avec un psycho-garage-punk-lo-fi primitif et inquietant, aux sonorités méphitiques et au discours hanté, s'il n'y a pas là de quoi se faire des couilles en or, autant se faire moine bouddhiste. Parce que Weird Omen, c'est quand même la formation rêvée pour tout label manager sur les dents. Un guitariste qui serait le rejeton adultérin de Poison Ivy (pour la reverb) et de Dave Davies (pour la fuzz et la distortion), élevé par tonton Link Wray (pour le trash), voilà un pedigree qui vous pose son pistoler. Un batteur tribal nourri aux tambours gabonis et aux psalmodies zombiesques, tout en étant rejeté par les chœurs de l'Armée Rouge pour cause de déviance morale (l'a pas fait partie

des Lost Communists pour rien), voilà une généalogie qui vous fait frétiller du cortex. Un saxophoniste en roue libre, croisement de Rudy Pompili, pour son côté pois sauteur sous speed, et de Charlie Parker, pour son côté franc-tireur, passé à la moulinette grand 8 (Bee Dee Kay & the Roller Coaster) et au trip vaudou (King Khan & his Shrines), voilà qui vous envoie de l'ultra son dans la trompette eustachienne. Mon tout formant un groupe parfaitement apte à faire se pâmer d'aise de la lolita fashion victim accro à la nouvelle star tout autant que du damoiseau pré-adolescent adepte du gel à prise ultra-rapide et catatonique de l'hémisphère gauche, celui du langage. Bref, Weird Omen, si ce n'est pas la prochaine sensation musicale à la mode, je veux bien bouffer mes paraboos. C'est ce qu'ont dû se dire les pontes de Beast Records, dans leurs bureaux capitonnés, en leur faisant miroiter les paillettes dont TF1 les couvrira dès que "Last train for love" ressortira à grand renfort de "Vu à la télé" et autres stickers "Disque RTL du mois". D'où cette nouvelle édition de l'album. Mais, comme il fallait bien apporter un petit plus à la chose, le track-listing en a légèrement été remanié. Des 11 titres originaux, il n'en reste plus que 5, augmentés de 6 nouveaux bijoux de pur rock'n'roll brumeux et caverneux. Parmi les rescapés, notons avec intérêt les 2 reprises, "Action time", des Bogeymen, défunts croque-mitaines angoumoisins qui, en leur temps, remplissaient ardemment le garage familial de substances psychédéliques du meilleur effet, et "Be my rose", de la Johnson Family, bande de psychopathes emmenée par Nigel Lewis, aliéné en chef tout droit sorti de l'asile Meteors, dont il fut le contrebassiste dégénéré. Bref, que de saines mélodies au charme innocent pour rassasier les tendres oreilles de notre belle jeunesse. D'autant que, pour faire moderne, djeun et mode, Weird Omen a décidé de remixer les 5 titres déjà parus, histoire que l'on ne crie pas à la redite et au radotage. Bien qu'ils ne soient pas allés jusqu'à les remixer façon techno-electro-machin-truc-bidule, une légère erreur d'appréciation qui pourrait bien leur coûter quelques millions de ventes supplémentaires, mais ils sont bons princes. Outre ce premier nouvel album, le groupe a également été approché par un autre label futé, Some Produkt, des périgourdiens élevés à la truffe et au bergerac, qui leur ont proposé de sortir le dernier format discographique tendance, un 45t. Diantre, la maison ne recule devant aucun sacrifice tant le vinyl se révèle, en ce 21ème siècle naissant, à la pointe du progrès et de la technologie. Un beau petit single, donc, proposant 2 des 6 titres écartés du premier album première mouture (ça va, pas trop largués ?), "Old car" et "When I'm a ghost", là aussi un poil remixés parce qu'ils le valent bien. Si, avec tout ça, Weird Omen ne conquiert pas le monde connu (voire même 2-3 exoplanètes à défricher pour faire bonne mesure), c'est à désespérer du genre humain. Surtout que, ultime coup de grâce, ces 2 objets sont emballés sous artwork sérigraphié (oui, même le CD, en digipack) et numéroté artisanalement, à l'aide de quelques mimines frémissantes à l'idée de participer à cette grande aventure musicale. "Do the boogie", comme ils disent.

FUZZY VOX : On heat (CD autoproduit)

Dans la grande tradition des power trios qui dépotent, Fuzzy Vox assure le relève avec un garage-pop-punk dopé au Guronzan et biberonné à la caféine. De vraies piles électriques les loustics. Ce qui se vérifie sur scène, certes, mais aussi sur ce disque (et pas seulement sur la pochette), où le gang nous ventile 8 bastos de calibre respectable en à peine plus de 20 minutes. Pas besoin de calculette pour constater qu'on frise le délit de très grande vitesse. Je n'ose penser au nombre de décibel-mètres qu'ils ont déjà fait exploser lors de leurs petites escapades scéniques. Même si la musique n'a pas grand-chose à voir (encore que), Fuzzy Vox me fait irrésistiblement penser aux premières années de Jam, même facilité goguenarde dans l'exécution instrumentale, même insolence superbe et généreuse dans la composition de mélodies aisément mémorisables ("Vibrator" a tout d'un hit, encore faudrait-il que les programmeurs radio daignent se nettoyer les oreilles), même énergie débridée et enflammée. Sans parler d'une classieuse présentation en costume-cravate d'un noir du meilleur effet. Y a pas à tortiller du croupion (ou plutôt si, sur la piste de danse) pour deviner que, si les proverbiaux petits cochons décident de se mettre à la diète, Fuzzy Vox pourrait échapper à la malédiction qui frappe immanquablement tout ce qui arbore une guitare électrique dans une France qui, pour douce qu'elle soit, n'en est pas moins un repoussoir à rock'n'roll. En attendant, suons en chœur sur les accords roboratifs de Fuzzy Vox.